



Camille Lemonnier

Un mâle



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2012 Communauté française de Belgique pour la présente édition.

Illustration de couverture : © I. Rozenbaum et F. Cirou

ISBN : 978-2-930646-68-8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Camille Lemonnier

Un mâle

Roman

Postface de Jean-Pierre Leduc-Adine



à J. Barbey d'Aurevilly

*Je dédie cette étude, avec l'admiration et le respect
profonds que tout homme de lettres, qui a gardé la religion
de la probité littéraire, doit aux vétérans glorieux,
ses prédécesseurs dans la carrière difficile où quelques-uns
ont été des Esprits, où très peu, comme le Maître dont je place
ici le nom et de qui je révère l'art hautain, mélange d'Idéal et
de Réel, ont su être à la fois des Esprits et des Caractères.*

CAMILLE LEMONNIER

I

Une fraîcheur monta de la terre et tout à coup le silence de la nuit fut rompu. Un accord lent, sourd, sortit de l'horizon, courut sur le bois, traîna de proche en proche, puis mourut dans un froissement de jeunes feuilles : l'énorme silence recommença. Il y eut alors dans l'air comme une volonté de s'anéantir dans les profondeurs du sommeil. Les hêtres reprirent leur immobilité engourdie. Un calme noya les feuillages, les herbes, la vie qui s'attardait dans l'ombre pâle. Pour un instant seulement. De nouveau, les rumeurs s'élevèrent, plus hautes cette fois. La rigidité des formes dormantes fut secouée d'un frisson qui s'étendit, se posa sur les choses comme un attouchement de mains éparses, et la terre trembla.

Le matin descendait.

Des pointes d'arbres émergèrent dans un commencement de clarté ; une pâleur envahit le ciel ; elle grandit, fut comme une échappée sur le jour qui attendait de l'autre côté de la nuit. Une musique lointaine et solennelle ronflait à présent dans l'épaisseur des taillis.

La laiteuse clarté bientôt s'épandit comme une eau après que les vannes sont levées. Elle coulait entre les branches, filtrait dans les feuillées, dévalait les pentes herbues, faisant déborder lentement l'obscurité. Une transparence aérifia les fourrés ; les feuilles criblaient le jour de taches glauques ; les troncs gris

ressembaient à des prêtres couverts de leurs étoles dans l'encens des processions. Et petit à petit le ciel se lama de tons d'argent neuf.

Il y eut un chuchotement vague, indéfini dans la rondeur des feuillages. Des appels furent sifflés à mi-voix par les verdiers.

Les becs s'aiguisaient, grinçaient. Une secouée de plumes se mêla à la palpitation des arbres ; des ailes s'ouvraient avec des claquements lents ; et tout d'une fois ce fut un large courant de bruits qui domina le murmure du vent. Les trilles des fauvettes se répondaient à travers les branches ; les pinsons tirelirèrent ; des palombes roucoulèrent ; les arbres furent emplis d'un égossissement de roulades. Les merles s'éveillèrent à leur tour, les pies garrulèrent et le sommet des chênes fut raboté par le cri rauque des corneilles.

Toute cette folie salua le soleil levant. Un rais d'or pâle fendit l'azur, semblable à l'éclair d'une lance. L'aurore pointa sous bois, rejaillissant en éclats d'étincelles comme un fer passé sur la meule. Puis une illumination constella les hautes branches, ruissela le long des troncs, alluma les eaux au fond des clairières, tandis que des buées violettes rampaient au bas du ciel. Au loin, une lisière de futaie sembla fumer dans un brouillard rose. Et la plaine était toute pommelée d'arbres en fleurs qui, à chaque instant, s'éclairaient un peu plus.

Une tiédeur détendit alors les choses. Les feuillées se déroulèrent ; des calices avec un bruit soyeux s'ouvrirent ; une poussée vers la lumière fit bouger les branches d'un mouvement incessant. Les arbres étreignaient le matin dans leurs ramures étendues comme des bras.

Subitement, le soleil creva le ciel. Une bousculade sembla refouler l'ombre. La clarté s'épandit par gerbes, par torrents, bouchant tous les trous, débordant à travers les taillis,

éclaboussant l'espace de ses ondées magnifiques. Le ras du sol scintilla dans un ensoleillement de rosées. La lumière, se haussant par-dessus les cimes, gagna les vergers, les fermes, couvrit d'une blondeur vermeille une large étendue de pays.

Maintenant, la rumeur s'augmentait de tous les bruits des nids. Un frémissement ailé battait le bois. Des jacassements attachaient d'un arbre à l'autre des traînées sonores. Les merles sifflotaient ; les pies, les bouvreuils, les linottes, les pinsons, les fauvettes, les rouges-gorges stridaient, susurraient, strettaient, faisaient un surprenant cailletis coupé du croassement prolongé des corbeaux, et cela montait dans l'air avec des ralentissements, des reprises, des silences tout à coup suivis d'un tutti d'instruments à l'unisson.

Le coucou fila dans cette symphonie sa note grave d'horloge sonnante la première heure du jour, et aussitôt, de dessous les feuilles, un long bourdonnement s'éleva ; les mouches grises au ventre bleu, aplaties contre les gommages des écorces, les bourdons soûls des orgies de la veille, les gloutonnes abeilles ronflèrent, les ailes détendues. Toute cette grosse sensualité de vie finit par planer sur le paysage, dans la splendeur du matin.

Lentement les nuées violettes se fondirent dans la nacre perlée du ciel ; puis le soleil monta, faisant bouillir les sèves et craquer les capsules des bourgeons.

Un homme était couché au milieu de cette allégresse de mai, jeune, grand, robuste, les deux mains repliées sous la tête touchant du dos la terre gardée sèche par son corps. Un sarrau enveloppait son torse sur lequel béait une chemise écrue : il avait les pieds déchaux, ayant mis près de lui ses larges bottines, garnies de clous luisants. Et un apaisement profond l'enveloppait.

Il dormait du grand sommeil de la terre avant la venue de l'aube. L'énorme torpeur nocturne des bêtes et des arbres

s'attardait sur cette silhouette confondue à la nature. Il dormait sans rêves, heureux, tranquille, bercé par les souffles de l'air.

Tout à coup, le soleil, jaillissant du fourré, coula jusqu'à sa masse immobile. Un or roux alluma les hâles de sa peau, fit reluire sa barbe noire, lustra ses tétins bruns. Il eut un mouvement, se mit sur le côté, parut se rendormir. Mais le soleil, passant entre ses cils, à présent lutina sa rétine. Il se dressa sur son séant, et ses yeux gris, pleins de ruse, s'ouvrirent.

Tandis qu'il regardait autour de lui, la terre tiède communiquait à ses membres une volupté. Il huma l'air, les narines dilatées ; puis d'un geste brusque déraidissant les bras, il se pâma dans un bâillement qui ne finissait pas.

Devant lui s'étendait un verger aux pommiers penchés et bossus. Le verger descendait en pente insensible jusqu'aux bâtiments d'une ferme qu'on voyait se masser en carré, la cour au milieu, sous des toits d'ardoises jaunies par les mousses. Des coqs chantaient sur les fumiers, secouant leur crête écarlate, parmi les poules, les pintades et les dindons ; un bruit de sabots battait le pavé le long des étables.

L'homme regarda les fumiers, les poules, les murs de la ferme, de sa prunelle noyée dans un engourdissement. La porte charretière était large ouverte, ayant déjà livré passage aux vaches qui remplissaient le verger. Une chaleur montait des purins, confondue à la vapeur qui flottait sur le seuil des étables. Et celles-ci laissaient passer le mugissement des mères demeurées à la litière et qui subodoraient l'herbe proche des champs. De la fumée tire-bouchonnait du toit.

Il se hissa, eut une curiosité machinale de tout voir. Le ciel bleu découpait la rondeur fleurie des pommiers. Une gaieté de bouquet s'épanouissait dans leurs blancheurs roses, posées là par grosses touffes retombantes. Dessous, les herbes hautes se lustraient

d'aiguail, et une gaze grise, très fine, noyait les toits, les fumiers, le fond des écuries.

Le claquement d'un volet qu'on ouvrait fit tourner les yeux de l'homme vers un point de la maison. Le volet glissa, vert, éclatant de peinture neuve, et sur la pénombre foncée de la chambre, une tête de femme mit sa chair amollie par le repos de la nuit.

Alors l'homme s'avança sur le ventre jusque sous les pommiers. Il vit la fille, de la tête au buste, et, la trouvant belle, eut un large éclair dans l'œil. Elle accrochait maintenant les ferrures, ses bras nus au soleil, penchée en avant, et cette besogne terminée, demeura immobile, comme endormie encore, baignée dans la limpidité du jour.

Lui se poussa plus près, attiré par l'odeur de sommeil qui flottait autour de l'inconnue. Une rougeur de sang empourprait ses joues saines, brunies par les soleils. Son cou souple et rond posait sur des épaules larges, mal cachées par le corsage dénoué. Elle avait l'éclat rude, un peu sauvage, des filles de Wallonie, avec des yeux au regard mordant, et ses cheveux tordus en chignon épanchaient sur sa nuque un flot noir griffé de reflets rouges.

L'homme fit claquer sa langue en signe d'appel. Elle haussa les sourcils, plongea les yeux dans la lumière verte du verger, le vit debout sur ses poings, le torse tendu, le reste du corps traînant à plat dans l'herbe.

Quelque chose d'extraordinaire se passa alors. Il la regardait, ses larges dents étalées. Un sourire béait sur sa joue, câlin, humide, et ses yeux semblaient perdus dans un nuage. Une bête s'éveillait en lui, féroce et douce.

Elle se sentit convoitée et n'en fut pas irritée : son regard brun l'enveloppa, hardi et caressant ; et, de même qu'il lui souriait, elle laissa tomber sur lui, de ses lèvres pourprées, un sourire

tranquille, où il y avait de la reconnaissance. Ce fut comme l'ouverture du jour dans l'espace. Il glissa, ce sourire, jusqu'à l'homme, mêlé à l'illumination rosée des arbres, à l'étincellement des herbes, à l'ardeur du jour, comme une clarté et un parfum : et cela dura une seconde, une éternité ; puis tout à coup la fenêtre se ferma, la fille disparut ; cette chair blanche cessa d'emplir le paysage.

L'homme alors retomba vaincu, et les pommiers jetèrent sur lui une pluie lente d'étamines qui finit par le couvrir, l'énevrand d'une odeur âcre.

Le bourdonnement accru des abeilles et des mouches alourdisait l'air. Les arbres oscillaient sous l'ébattement ininterrompu des moineaux piaillant parmi leurs touffes pâles. Au loin, le vent, comme quelqu'un, marchait dans le bois, et sa rumeur profonde, continue, était scandée par le meuglement grave des bœufs. Par moment, une jument s'ébrouait ; des poulains lâchés à travers la cour s'éparaient avec d'aigres hennissements. La vie se faisait haute partout.

L'homme eut l'air de se réveiller d'un songe. Il étira ses bras, secoua la tête, et, lentement, se mit debout, cherchant à la revoir. Une femme, en jupe courte, sortit de l'étable, portant des seaux de lait à chaque main : un sang bleu fouettait son cou sous ses cheveux couleur de chanvre ; ses genoux montraient à nu leurs pommes bosselées.

Ce n'était pas elle. Il la regarda passer, indifférent ; l'autre seule le préoccupait. Puis un homme de haute taille, le père peut-être, sortit de la ferme, se rapprocha du verger ; et il entra dans le bois, appréhendant d'être découvert.

Une clarté vermeille descendait des feuilles et l'enveloppait. Les mains dans les poches, il allait, sifflant entre ses dents. De temps en temps il s'arrêtait, regardait le vide fixement, coupait

une branche ou lançait des coups de pied aux herbes, absorbé. Des merles jabotaient. Un pic donnait des coups secs dans le tronc d'un arbre. Une pluie de notes cristallines s'égouttait des ramures.

Il ne voyait rien, n'entendait rien, empli d'une sensation confuse de plaisir non satisfait, et une forme blanche tremblait devant ses yeux. Il n'était pas bien sûr de marcher droit : c'était comme une griserie, et il éprouvait parfois le besoin de fendre l'air d'un geste violent.

Il marcha longtemps, heurtant les arbres, nageant à plein corps dans les taillis, frappé par les branches, puis d'un coup s'abattit dans l'herbe, sa tête dans ses poings.

Il eut une rancune.

Pourquoi n'était-elle pas venue dans le verger ? Il l'aurait prise par les poignets, lui aurait dit son fait. Non, il l'aurait embrassée seulement. Les filles, ça se prend par la douceur, comme les oiseaux à la glu : sûrement, il l'aurait embrassée. Et sur ses grosses lèvres rouges encore bien ! Grande bête, va ! Elle s'était ensauvée !

Il battait la terre de son poing, à coups répétés. Voilà pour elle et toutes celles de son espèce. Il y en avait bien d'autres : les filles qu'on ramasse dans les kermesses sont moins farouches. Et souvent aussi jolies.

Puis sa folie le reprit. Il revoyait le coin de son épaule. Il pensait au velours de son regard brun. Il était captivé par l'amour qui se dégageait de sa personne noire et il s'irritait d'un désir aigu. Il prit de l'herbe, la mâcha, calmant avec cette fraîcheur ses feux lascifs. Autour de lui, le midi lourd assoupissait l'air, semblait endormir le bois dans un charme d'anéantissement.

Alors, de même qu'il avait dormi la nuit, dans la pâleur des ombres, l'homme dormit un large somme au clair soleil. Les

taillis recourbaient leurs voussures glauques sur son front ; une neige d'aubépine pleuvait dans ses cheveux. Il redevint l'époux de la terre, celui pour qui elle dentelle ses feuillages, celui pour qui elle distille la verte odeur du serpolet, de la menthe et de la lavande ; celui pour qui elle fait chanter les oiseaux, bourdonner les insectes, couler avec un froissement de soie les sources sous les mousses.

Quand il rouvrit les yeux, le soleil descendait à l'horizon.

Des rumeurs inintelligibles pour tout autre montèrent à lui du cœur des bois : il ressentit comme la commotion d'une galopée de bêtes à travers le crépuscule, le braconnier s'éveillait après l'homme. Mystérieusement, il s'enfonça dans les sentes vertes, un peu plus couvert d'ombre à chaque pas.

II

L'homme revint, à l'aube, se coucher dans le verger de la ferme.

De pâles lucescences opalisaient, comme la veille, l'épaisseur des pommiers. Les coqs claironnaient parmi le fumier ; dans les étables, les bœufs mugissaient. De petits nuages légers s'enroulaient au ciel, d'une blancheur mince qui s'effumait. Bientôt des lumières roses réchauffèrent les gris d'étain du matin. Pas un souffle de vent n'agitait les feuillées, elles s'étendaient immobiles, largement étalées, et un silence pesait sur la campagne, comme un reste de nuit.

Mais petit à petit, la vie montant avec le soleil, tout remua : un fourmillement agita les herbes. Des bourgeons craquaient ; les feuilles, grasses de sève, se mouvaient ; un spasme souleva les terreaux fumants et mous.

L'homme épiait les fenêtres de la ferme. Elles étaient closes encore et la maison semblait dormir, bien que le toit fumât et que la vie investît déjà les cours. Il ramassa des pierrailles, mais sur le point de les lancer, se ravisa ; il était trop éloigné et se rapprocha.

Des vaches sortirent, se suivant à la file et ballant leur tête cornue. Une pastoure, la même qu'il avait aperçue la veille, les chassait devant elle, criant : Hue ! dià ! et frappant du plat de la main, comme d'un battoir, celles qui s'écartaient. Ses jambes faisaient une tache rouge dans l'herbe. Il ne les vit pas.

Le troupeau s'engouffra dans le verger, monta la pente, s'étala

avec sa belle tache mouchetée sur le vert des herbes, et la fille, ayant fermé les clôtures, reprit le chemin de la maison.

L'homme gagna le bois. Un chêne avait poussé parmi les hêtres. Des genoux et des mains il grimpa, atteignit une haute branche et s'assit dessus, les jambes pendantes : de là, il dominait la ferme.

Des allées et venues maintenant remplissaient la cour. Il vit brouetter à la fosse les litières de la nuit. Une charretée de colza fraîchement coupé encombrait un hangar de son or soufreux. Et, par moments, une silhouette remuait derrière la fenêtre au rez-de-chaussée, agitée et furtive. Ses yeux se dilataient alors, cherchant à reconnaître dans cette ombre vague la belle fille de son désir.

Le fournil soudainement fuma et une odeur de bois brûlé se volatilisa dans l'air. Puis une voix sortit de la maison. La silhouette se détacha de la vitre, un instant demeura perdue dans l'ombre grise du corridor, enfin émergea dans la clarté du seuil. C'était elle. Il la vit traverser la cour, portant sans fléchir, le buste droit, de massives formes à pain combles d'une pâte éclatante. Il lui paraissait qu'il la voyait pour la première fois : elle était grande, large d'épaules, les hanches saillantes, et ses bras nus avaient le ton bis du seigle. Sur sa gorge haute et drue, une jaquette de laine brune tendait. Elle entra dans le fournil.

C'était jour de cuisson. Il l'entendit manier l'écouvillon, ratisser les cendres, gourmander la servante d'une voix vibrante et brève. Un instant, elle se campa sur le seuil, suante et rouge de la chaleur du four et regarda les pommiers, les yeux demi-plissés. Ce fut une bousculade dans le chêne ; haussé sur sa branche, il s'agitait et lança un appel.

Une gaieté la prit, et riant à pleines dents, elle montra du doigt à la méqueune cette masse noire qui se balançait dans les feuilles et la saluait d'un grand geste. Quelqu'un appela : elle rentra à la

ferme.

De temps en temps, elle approchait son visage d'une des fenêtres et le regardait continuer sa garde obstinée. Cette ténacité la charmait : elle subissait l'attrance de ce guet qui ne se lassait pas. Et, résolument, elle alla se planter sur le seuil, la tête tournée vers lui. Elle tenait entre ses dents une branchette de lilas ; elle l'ôta, en couvrit son visage, puis l'agita du côté du chêne, et ce mouvement avait une douceur d'agacerie.

Sous une large coulée de soleil, le chêne sonore et superbe rutilait ; un bourdonnement sourdait de ses branches ; dans ses feuilles tourbillonnaient de grosses mouches saphir. Et l'arbre avait l'air d'un homme plein de pensées dans la clarté d'une gloire.

Midi tomba, avec son accablement. Il entendit un choc d'écuelles dans la ferme, et presque aussitôt les domestiques rentrèrent des champs, brisés, la peau rôtie. Il y eut un large cliquetis de fourchettes, dans le silence des voix ; puis, au bout d'une demi-heure, des claquements de sabots et de souliers ferrés traînèrent sur le pavé de la cour, décroissant insensiblement du côté des hangars, et, un à un, les rustres allèrent s'aplatir sur les bottelées de paille, engourdis. La ferme s'endormit.

La jeune fermière alors gagna le sentier qui longe le verger et mène aux champs. Un chapeau de grosse paille tressée abritait sa figure, la rayant d'une ombre grise à mi-joue, et dans sa main une serpe se balançait . Elle prit par le travers un labouré, côtoya un champ de blé et se trouva dans un pré de luzernes. Elle marchait lentement, du pas qu'ont les paysans à midi, sans tourner la tête, et ses fortes épaules se découpaient sur le ciel avec fermeté. Une fois dans le pré, elle s'accroupit sur ses genoux, et, seulement alors, regarda le chêne, au loin.

L'homme n'y était plus.

Avec une certitude d'instinct, elle sentit qu'il arrivait. Elle emmêla ses doigts aux touffes vertes, et du tranchant de la serpe se mit à les couper circulairement. Son sac était posé près d'elle, ouvert et de temps en temps elle y tassait les luzernes, à la force des poignets.

Une tranquillité pesait sur les campagnes muettes. On n'entendait que le coassement des grenouilles dans la mare voisine, et par moments, ce cri rauque se ralentissait, mourait dans la somnolence de l'air.

Quelqu'un toussa derrière elle.

Elle tourna vivement la tête et le vit planté droit à la lisière du champ, avec un sourire immobile. Elle ne l'avait pas entendu venir. Machinalement elle regarda ses pieds, croyant qu'il s'était déchaussé pour la surprendre plus facilement. Mais il avait de gros souliers de cuir à forte semelle et les souliers n'avaient pas fait plus de bruit sur le chemin que des pieds nus. Un étonnement lui fit hausser les sourcils.

Lui la regardait de ses yeux gris, très doucement. Il n'y avait plus la moindre hardiesse dans ce regard. Une timidité le tenait là, sans oser rien dire.

Elle était demeurée à genoux les bras nus, son ventre plongé dans la verdure sombre et haute. La tête à demi inclinée sur l'épaule, elle l'observait, satisfaite de le voir humble devant elle ; et tout d'un coup, le tutoyant sans y penser, elle lui dit :

– Qui es-tu ?

– Cachaprès, répondit-il.

Elle eut un étonnement.

– Le braconnier ?

Il agita sa tête de bas en haut, plusieurs fois de suite.

Alors elle reprit, comme perdue dans une pensée :

– Ah ! c'est toi qu'es Cachaprès ?

Et de nouveau, il répondit en hochant la tête d'un mouvement lent et continu. Elle contemplant sa beauté rude d'homme des bois. Son torse carré se reposait sur des reins larges et souples. Il avait les jambes droites, la cuisse saillante, les genoux fortement dessinés, et ses mains étaient fines, sans callosités. Elle admira ses cheveux crépus et noirs, retombant sur un front court, et une admiration plus haute se joignait à celle-là : c'est que l'homme qu'elle avait devant elle était Cachaprès. Une terreur s'attachait à ce nom. On savait que partout où passait celui qui le portait, le gibier était en danger ; et cet homme redoutable baissait la tête devant elle, soumis comme un animal.

Au bout d'un temps, elle reprit :

– Pourquoi braconnes-tu ?

– Tiens, dit-il, parce que c'est mon idée.

Sa timidité s'en allait. Il continua :

– Y en a qui fendent du bois ; y en a qui labourent ; y en a qui font des métiers. Moi, j'aime les bêtes.

Il parlait en se dandinant, le corps redressé, fier de la besogne qu'il faisait. Elle s'était remise à couper de la luzerne, avançant la poitrine à chaque coup de sa serpe.

– Ça donne-t-il de l'argent ? demanda-t-elle.

– Des fois beaucoup et des fois moins. Moi d'abord, y m'faut rien.

Elle s'informa comment il faisait pour vendre.

Cela dépendait. Quelquefois il allait porter son gibier en ville, à la tombée de la nuit. Il avait des rendez-vous avec les marchands. On faisait le marché en buvant une chope. Et d'autres fois, les marchands venaient le trouver. Mais c'était plus difficile, car il logeait le plus souvent à l'auberge de la belle étoile, sauf les jours de gros temps, qu'il passait chez ses amis les bûcherons. Du reste, tout le monde était de ses amis ; il n'avait de haine pour

personne. Ah ! si fait ! pour ces brigands de gendarmes. Il en parlait avec dédain, en haussant les épaules.

Cachapès s'interrompit. Une prudence l'avertissait de briser là. La fréquentation des bêtes l'avait habitué à se surveiller, et il paraissait à présent étonné d'en avoir tant dit.

– C'est histoire de rire tout ça, dit-il.

Elle le regarda fixement.

– T'as peur de moi ?

– Non.

– Y a pas de danger que j'te vende.

Il eut un air de défi.

– Oh ! moi, dit-il, ça m'est bien égal.

Il se fit un silence. Puis, à son tour, il lui demanda qui elle était.

– J'suis la fille à Hulotte. C'est à nous la ferme.

Et montrant du doigt les alentours :

– Ça aussi, jusqu'à la haie qui est là-bas. Et y a encore les prairies, de l'autre côté de l'étang.

Il haussa les épaules.

– J'suis plus riche que toi. Moi, j'ai tout ce que j'veux. S'y avait du lapin dans les terres de ta ferme, je l'aurais. J'suis un môssieu le baron partout où j'suis, moi.

Il lui demanda son petit nom.

– Pourquoi faire ?

– Tiens, pour savoir. Elle s'appelait Germaine. Elle avait trois frères ; le plus jeune était en pension ; il avait dix-huit ans ; il savait jouer du piano. Les deux aînés travaillaient aux champs. Elle s'interrompit pour rire et, les deux poings sur les hanches :

– Devine un peu mon âge, pour voir.

– Dix-neuf ans, quoi !

– Avec deux ans en plus. J'suis déjà vieille, tu vois.

– Peuh ! c'est le bon temps pour les galants, dit-il après un

instant.

– Oh ! pour ça !

Elle hocha la tête, sembla dire qu'elle n'y pensait seulement pas. Mais il tenait à son idée : une curiosité jalouse le stimulait. Et brusquement, il l'interrogea :

– Voyons, qui ?

– Moi ? Personne.

– Si fait. – Non. Il s'avança résolument.

– Alors, ce sera moi. Elle se dressa sur ses poignets, riant d'un air hardi :

– Toi ? Cachaprès ?

Il s'avança jusque près d'elle et souriant, troublé, il prononça son nom avec douceur.

– Germaine...

Elle attendait, troublée, elle aussi. Il n'acheva pas et continua à la regarder de son œil gris, amoureux.

– Quoi ? fit-elle au bout d'un instant.

– Tu sais bien, répondit-il.

Elle se releva, mit dans le sac la luzerne coupée, et lui dit :

– Aide-moi à charger le sac sur mes épaules.

Il haussa d'un tour de main le sac jusqu'à son dos, et comme elle se mettait en marche, il l'arrêta par le bras :

– Tu t'en vas comme ça ?

Elle leva les yeux sur lui et ils demeurèrent à se regarder un long temps, souriants, émus, amollis d'une même sympathie. Une rougeur était montée aux joues de Germaine.

Cachaprès tendit les bras. Elle lui échappa et descendit en courant le chemin qui mène à la ferme.

Il resta debout à la regarder ; puis, quand elle eut disparu dans la cour, il s'enfonça dans le bois furieux d'avoir été lâché et se déchirant la chair avec les ongles.

III

C'était un vrai fils de la terre. Comme l'écorce des arbres, sa peau rude s'était durcie au soleil et au gel ; il tenait du chêne par la solidité de ses membres, l'ampleur épanouie de son torse, la large base de ses pieds fortement attachés au sol ; et sa vie au grand air avait fini par composer en lui un être indestructible qui ne connaissait ni la lassitude ni la maladie.

De son vrai nom il s'appelait Hubert. Il était le plus jeune des trois garçons Hornu, et sa mère l'avait mis bas pendant une halte en forêt, au milieu d'un campement. Au coup de gueule qu'il avait lancé en naissant, le père avait reconnu sa race. Les Hornu étaient de grands gaillards, ne craignant ni Dieu ni diables. Et il avait poussé à la vie d'un jet vigoureux, avec une indépendance de jeune fauve.

Des mains calleuses le prenaient bien par moments, lui imprimaient la secousse d'un bercement brusque ; ses yeux sauvages voyaient alors des visages boucanés et durs comme la souche qui sert à faire le feu des pâtres ; mais le plus ordinairement, il demeurait couché l'hiver dans les feuilles sèches et l'été dans les touffes d'herbe, sans autre chanson que le vent bourru ou assoupi selon les saisons, sa chair nue mordue par les mouches, frôlée par les bousiers, tannée petit à petit par le soleil.

Un après-midi, les Hornu le déposèrent sous un arbre, dans une litière de mousse tiède. Ayant à charrier un faix de fagots chez un

paysan, ils l'avaient mis là à la garde du ciel. Ils étaient revenus trois heures après et n'avaient plus trouvé l'enfant. Lentement, sans inquiétude, sûrs qu'il n'avait pu être dévoré par une bête, ni dérobé par un être humain, dans cette profondeur des bois habitée seulement par les lapins et les geais, ils avaient battu les alentours.

L'enfant s'était traîné sur le ventre et les mains, s'aidant des racines et des branches basses du taillis, jusqu'à un trou creusé dans le talus. Quelque chose en était sorti qui l'avait rendu curieux, un gibier roux pareil à celui que rapportaient quelquefois son père et ses frères. L'animal à petits bonds un instant avait couru dans l'herbe, puis était rentré ; et Hubert s'était poussé jusqu'au terrier, étonné, ravi, guettant ce joujou sauvage avec un tremblement de tout son petit corps.

Ses parents le retrouvèrent sur la pente du talus, les épaules enfoncées dans la cavité. Il avait quinze mois. Ce fut comme l'annonce de sa passion pour les bêtes.

La vue d'une peau de lapin bientôt lui fit tendre les bras avec avidité ; il geignait pour l'avoir, battait l'air de ses poings, était pris de convoitises farouches devant cette douceur chaude du poil. Il fallait la lui abandonner . Ses dents aiguës pointaient alors dans un sourire ; il saisissait la peau, en arrachait la toison par touffes, montrant une sorte de gaieté féroce à tourmenter ce morceau inerte d'une ancienne existence.

Le bûcheron Hornu, vieillard sec et maigre, planté sur ses hauts fuseaux qui craquaient aux jointures, riait d'un large rire muet en voyant ce goût de la destruction, et, par moments, se laissant aller à une confiance, disait que le petit bougre ferait, à coups de hache et de couteau, son chemin dans la vie.

Pour cet homme, qui avait passé sa pleine vie dans les solitudes, côte à côte avec sa femelle, prenant le boire et le

manger où il les trouvait, sans notion du bien et du mal, mais jugeant vaguement que la terre était à tous comme l'air, la pluie et le soleil, le fait d'être redouté pour sa force et sa ruse était une supériorité. Lui-même n'aurait pas fait grand cas de la vie d'un homme ; seulement il n'avait pas été dans la nécessité de tuer ; et, son écrasement social l'ayant rendu dissimulé, sans lâcheté toutefois, il vivait d'une vie sournoise, heureux de penser que son fils Hubert n'aurait pas ses scrupules et ferait au besoin le coup de feu contre ceux qui l'empêcheraient de vivre à sa guise.

Hubert fut très jeune un dénicheur de nids terrible . C'était un jeu pour lui de monter aux arbres, de grimper dans les branches, de se hisser au plus haut, et, balancé par les roulis du vent, de guetter sa proie dans l'enfoncement des troncs. Il redescendait, embrassant l'arbre d'une main, l'autre main emplie d'un pépiement d'oisillons, et par une ondulation lente, avec des mouvements de reptile qui se déroule, il se laissait couler jusqu'en bas, retombait sur ses pieds sans avoir dérangé la couvée.

Plein d'astuce, il avait fini par connaître les habitudes des espèces aussi nettement qu'il connaissait les cinq doigts de sa main. Il savait quand les mères vont à la provende, le temps où elles conçoivent, celui où elles ont fini de couvrir, supputant à un nid près ce qu'il y a de plumes dans un large rayon d'arbres.

Sa chasse faite, il l'apportait à sa mère. Elle prenait les oiseaux, leur tordait le cou, les mettait cuire sur un feu de bois. Leur maigreur fondait en une goulée sous la dent vorace des Hornu.

Il chassait aussi aux mouches, aux papillons, aux hannetons, les écrasant, leur arrachant les ailes, en faisant de grands carnages. Tout ce qui était vie remuait en lui des acharnements sourds. Une aile dans l'air, un rampement dans l'herbe, un passage brusque de gibier le trouvaient prêt à la poursuite. Quand on était proche

d'un étang, il allait se poster dans les roseaux, y demeurait des jours entiers, rigide, muet, uniquement occupé de gauler des grenouilles. À chaque éclair de leur dos vert, la verge s'abattait, faisait jaillir l'eau, et elles s'aplatissaient, les cuisses gigotantes, leurs gros yeux ronds pleins de stupeur.

D'autres fois, pour varier ses plaisirs, il les pêchait avec de petits lambeaux d'étoffe rouge pendillant à une ligne, s'amusait prodigieusement de les voir sauter après la loque et, lorsqu'elles étaient accrochées, de les tirer à lui brusquement. Il les achevait d'un choc sec de leur tête contre une pierre, une souche ou l'angle de son sabot. Et il en tuait ainsi dans les bons jours un cent ou deux. Il avait déjà les ruses du chasseur. Il marchait sur la pointe des pieds, levant haut les jambes de peur du bruit, s'immobilisant des heures à guetter, sans bouger. La proie apparue, sa décision était aussi forte que sa prudence : il frappait d'un coup net qui ne pardonnait pas.

Ce furent ses commencements. Il vivait de la large liberté du plein air, filant matin, rentrant de nuit et quelquefois passant le temps du sommeil à battre les bois, très peu chez ses parents qui le laissaient vaguer, indifférents. Les Hornu habitaient pendant l'hiver une masure, bâtie en torchis, à la limite d'un bois ; une lucarne, fichée de travers dans le mur, laissait pénétrer un petit jour glauque dans une pièce à plafond bas, coupé de travées demi-pourries, par-delà lesquelles s'étendait le grenier, avec ses cadres de bois bourrés de feuilles sèches où couchaient les garçons. À l'arrière de la maison, un apprentis servait à remiser les haches, les cognées et les pics.

L'été, l'habitation se vidait. On descendait au cœur des bois, et l'on y construisait des huttes hourdées de glaises, étançonnées de baliveaux. Puis commençait loin des villages, dans la solitude des grandes coupes, une vie âpre de travail, détendue par de courts

repos au soleil grillant de midi ou des sommeils à poings fermés dans la fraîcheur humide des nuits. Un peu de fumée montait au soir des souches qu'on allumait sur le pas de la porte pour y cuire la soupe aux légumes, et les visages se penchaient sur les écuelles, graves, ayant dans les plis du front l'effort de la journée ; quelques mots étaient échangés, brefs et sans gaieté, mais suffisants pour maintenir le sentiment de la famille. Durant le jour, les coups sourds de la cognée retentissaient seuls dans les silences énormes de la forêt. Cela durait jusqu'aux brouillards d'automne.

Le bois devint pour l'enfant une tentation de tous les instants. Il vivait dans les arbres et les buissons, mêlé à l'animalité qui les remplissait. Il était lui-même un jeune animal, nourri des sèves de la terre ; le soleil frappait à cru son épaule ; la pluie le transperçait ; il rôdait dès l'aurore, les pieds meurtris par les ronces, insensible aux déchirures de sa chair, déjà grand à douze ans comme un garçon qui en aurait vingt.

Comme douceurs, il eut la rosée du matin qui rafraîchissait sa peau gercée, le bourdonnement du vent qui lui emplissait les oreilles d'une musique berceuse, la tombée de la nuit avec ses apaisements ; et il éprouvait, au milieu de ces choses, une jouissance muette de tout son être. Pareil à l'arbre qui, de toutes ses branches à la fois, plonge dans les gloires du ciel et pompe le vent, la chaleur et l'ombre, insatiablement il absorbait la nature dans la plénitude de sa vie.

Ce vagabond était chez lui dans la forêt, sentant vaguement remuer quelque chose dans l'ombre, il ne savait quoi, de la vie, des êtres, de la substance et comme le frisson d'une création farouche et douce. Petit à petit le massacre des oiseaux avait fait place à des massacres plus hardis. Le gamin, se sentant pousser bec et ongles, s'armait à présent contre une proie moins souple,

d'une poursuite virile. Il déserta les hautes feuillées, fouilla la profondeur des dessous de bois, et comme il avait connu les nids, il connut les terriers. Il avait des malices de sauvage pour déjouer les ruses des bêtes, était extraordinairement patient et contemplatif, se raidissait comme un pieu pendant les silences de l'affût, ses deux yeux farouches tournant seuls effroyablement ; et une volonté tenace d'être le chasseur de ces rôdeurs de l'ombre entrain en lui.

Chasser, c'était avoir un fusil. Des coups de feu partaient à l'époque des battues ; une fois, il vit rouler deux lapins sous une même décharge. Cela lui remua les moelles comme une volupté, qu'un canon de fusil confit l'anéantissement de ce qui est la vie. Et, en attendant, il se servait d'une fronde qu'il avait fabriquée et dont il jouait avec une sûreté implacable ; son bras nerveux imprimait une secousse rude à la machine qui tournait, ronflait, lançait la pierre droit au but ; puis la bête s'abattait ; un spasme tordait son échine et il avait une palpitation d'aise à la voir ruer, baver, mordre l'air de la pointe de ses dents, s'allonger enfin d'un grand étirement qui avait déjà la forme du cadavre. Il tuait ainsi les belettes, les putois, les mulots, les lapins, les écureuils.

Un jour, il faillit atteindre au front un chevreuil ; mais la bête s'était alertement dérobée en se jetant d'un bond sur le côté : la pierre alla frapper un arbre d'un coup terrible qui secoua les feuilles. Et l'enfant était resté pâle, les bras ouverts, sous l'émotion de cette magnifique robe brune et de ce corps bondissant, d'une grâce humaine.

Son désir d'avoir un fusil se réalisa enfin. Ne pouvant l'acquérir, il le déroba. Un paysan qui leur achetait du bois l'hiver, possédait une carabine, pendue tout le jour à un crochet, dans l'angle de la cheminée. Il se cacha derrière une haie, attendit la sortie de l'homme et s'empara du fusil.

Ce fut une joie pleine de surprise. Il le tourna, le regarda par en haut, par en bas, la gorge battante, émerveillé, et tout à coup, comme il pressait la détente sans le savoir, la décharge d'un des canons partit et persilla d'une volée de plombs les feuilles d'un coudrier .

C'était donc ça ! Il garda jalousement son second coup pour une occasion. Elle se présenta le soir du même jour sous la forme d'une chevrette finement découplée.

La bête traversait un ravin par petits bonds, la tête haute, avec des rythmes légers de danse ; dans l'ombre verte, plus loin, une troupe de chevreuils s'espaçait proche d'une mare ; et une quiétude les tenait là, dans le frisson murmurant du bois.

Il visa.

Un fracas déchira l'air. À travers la fumée bleuâtre il aperçut alors une galopée affolée, toute la bande se ruant droit devant elle, et il resta l'arme contre la joue, ne voyant plus, n'entendant plus, comme effrayé de sa puissance. Le trouble dissipé, il courut à l'endroit où il avait tiré. La chevrette avait détalé : il avait manqué son coup.

Il raisonna, se dit qu'il avait tiré trop bas, réfléchit longuement au moyen de faire mieux ; et brusquement un vacarme de voix s'éleva dans le fond du bois. Il entrevit des hommes se démenant, coupant à grandes enjambées par le taillis, et, l'un d'eux, qui avait une carnassière à l'épaule et le fusil à la main, vint à lui, demandant s'il n'avait vu personne. C'était un garde.

– Non, fit le petit, qui sifflotait entre ses dents, très calme.

Leste comme la ruse, il avait caché son fusil sous les ronces. Et les hommes passèrent, ne se doutant pas que ce gamin était déjà un tueur.

Il savait à présent bien des choses : d'abord, comment on se sert d'un fusil, le bruit que ça fait, les gens que ça attire ; et